



**anarchisme
et
non-violence**

numéro **2**

SOMMAIRE

- Editorial 2.
- Notre action : l'action directe 3.
- Vers une non-violence spécifiquement anarchiste 6.
- La double objection 11.
- Sérums ou vaccins. — Réponse à une objection 13.
- Plaidoyer pour une nouvelle méthode 15.
- Ammon Hennacy ou la révolution par un seul homme 19.
- La bombe et l'Etat 21.
- Informations 25
- Objecteurs : rapport au ministre 26.
- Anarchism and non-violence 28.
- L'île 31.
- Correspondants locaux 32.

IL EST TRES DIFFICILE DE TRACER EXACTEMENT LES LIMITES ENTRE LES PROBLEMES SPECIFIQUES A L'ACTION ET LES AUTRES SUJETS GENERAUX QUI SONT TRAITES EGLEMENT DANS CETTE REVUE. CEPENDANT, LES ARTICLES QUI SUIVENT TRAITENT PLUS PARTICULIEREMENT DE L'ACTION NON VIOLENTE ANARCHISTE.

LES IDEES EXPRIMEES DANS CES TEXTES (ET CECI EST VALABLE POUR L'ENSEMBLE DE LA REVUE) N'EXPRIMENT PAS TOUJOURS L'OPINION DE LA MAJORITE D'ENTRE NOUS, MAIS PERMETTENT D'OUVRIR LE DEBAT. IL EST BIEN ENTENDU QUE LES THEMES SONT CEUX QUE NOUS AVONS DEJA DEFINIS PRECEDEMMENT : LA VIOLENCE, LA NON-VIOLENCE ET L'ANARCHISME ET PLUS SPECIALEMENT L'ACTION NON VIOLENTE ANARCHISTE DANS LE CONTEXTE ACTUEL.

NOUS N'AVONS PAS LA PRETENTION DE POUVOIR EPUISER UN AUSSI VASTE SUJET ET NOUS SOUHAITERIONS QUE DANS CHAQUE NUMERO LES CAMARADES ET LES LECTEURS CONTRIBUENT A CE TRAVAIL PAR L'APPORT DE LEURS PROPRES CONCEPTIONS, DE LEURS EXPERIENCES AINSI QUE PAR DES ETUDES HISTORIQUES, ECONOMIQUES, PSYCHOLOGIQUES, ETC.

LES OPINIONS EXPRIMEES, DIVERGENTES ET SOUVENT CONTRADICTOIRES, SONT UN FERMENT AU DEBAT QUE NOUS OUVRONS ICI ; ET IL EST BON DE RAPPELER A CE PROPOS QUE, COMME L'ANARCHISME, LA NON-VIOLENCE N'EST PAS FIGEE DANS UNE PENSEE MONOLITHIQUE.

LE DEBAT EST OUVERT.



notre
action

l'action directe

Les anarchistes se sont, depuis toujours, faits les champions de l'action directe. Pour nous, il n'existe pas de méthode qui réponde mieux à nos désirs, à notre militantisme.

Or les non-violents se disent également partisans de l'action directe. Elle est à notre avis la seule qui nous permette d'agir de manière non violente. Il est alors permis de se demander si nous parlons de la même action directe, car celle qu'employèrent les anarchistes fut très souvent violente. Doit-on changer de terminologie ou bien les deux aspects sont-ils compatibles ?

Un individu peut agir par l'action directe sur un tiers, sur un groupe de personnes, ou bien sur lui-même (connaissance de soi). Nous ne nous préoccupons pas ici de ce dernier aspect de la question, pour nous consacrer plus particulièrement au premier. Écoutons ce que dit sur ce point Pierre Besnard dans *l'Encyclopédie anarchiste* :

*« L'action directe
est une action individuelle
ou collective
exercée contre l'adversaire social
par les seuls moyens
de l'individu
ou du groupement. »*

Dans un tout récent ouvrage édité chez Julliard, *Clemenceau, briseur de grèves* (p. 20-21), nous trouvons la définition suivante :

« L'action directe signifie que, quelle que soit l'institution en cause, patronat, gouvernement ou parlement, aucun système représentatif, aucune délégation de pouvoir ne pourra jamais dispenser les travailleurs de s'occuper de leurs propres affaires, et de peser de leur poids propre ; outre son efficacité, l'action directe a une valeur de formation morale, de prise de conscience par l'exploité de sa responsabilité et de sa force : en ce sens, un syndicalisme qui renierait l'action directe se renierait lui-même. »

Ces deux définitions, bien que trop brèves, permettent de situer l'action directe qui est avant tout une action d'homme à homme, où les tiers non directement concernés sont éliminés.

Certains préférèrent les procédés violents, et cela pour de multiples raisons, aux procédés non violents. Examinons la forme prise par l'action directe suivant la méthode employée.

Les non-violents vont rechercher le dialogue. Il ne faut surtout pas qu'à la fin il y ait gagnants et perdants, mais au contraire des hommes qui se sont mis pleinement d'accord sur certains points. Par exemple, Vinoba ne prend pas la terre aux propriétaires, mais la leur fait donner librement. A aucun moment le non-violent ne fait preuve d'autorité, ne se place au-dessus de son adversaire (le terme d'adversaire ne devant pas être pris dans un sens péjoratif quelconque, mais signifiant seulement qu'une divergence d'opinions existe).

Le non-violent se considérera même responsable de l'attitude de son adversaire. L'exemple de Louis Lecoïn qui jeûna à mort parce que le gouvernement n'avait pas tenu ses engagements est caractéristique. (Si Louis Lecoïn ne se réclame pas de la non-violence, son acte peut être néanmoins considéré comme non violent.)

Par contre, certains se refusent à employer la non-violence, sans pour cela être violents. Écoutons à ce sujet Sébastien Faure (*Encyclopédie anarchiste*, article : *Violence anarchiste*).

« Je ne me bornerais pas à dire que la violence n'est pas anarchiste, j'affirmerais que la violence est antianarchiste. »

Mais pour des raisons tactiques, comme il l'ajoute plus loin, « les anarchistes ont la conviction que pour briser les forces d'exploitation et d'oppression il sera nécessaire d'employer la violence ».

L'action directe perd alors, incontestablement, une partie de son caractère spécifique. En effet, la violence pour s'exercer nécessite une force matérielle (armes, nombre, etc.) qui joue le rôle d'intermédiaire entre les antagonistes. Les rapports n'ont pas lieu entre les intéressés eux-mêmes, mais entre des armes, des troupes. Certes les intéressés sont concernés et n'ont pas délégué leurs pouvoirs à des mercenaires, mais ils ne le sont qu'indirectement. *L'action directe pure est sacrifiée à l'efficacité.*

Il n'y a pas incompatibilité entre les deux formes prises par l'action directe, mais progression.

Je ne voudrais pas que ceux qui aujourd'hui continuent à employer la violence se sentent condamnés. Je demeure convaincu que le jour où la non-violence aura fait ses preuves en tant que force révolutionnaire, la plupart la pratiqueront. Mes réflexions n'ont pour but que de mieux, logiquement, coordonner nos actions et notre pensée.

Si la non-violence traduit mieux dans le domaine de l'action la pensée anarchiste, nous nous devons de la pratiquer, car si nous voulons demander au monde plus de logique, il nous faut nous-mêmes être à l'avant-garde.

Sans vouloir servir de guide, il nous faut donner l'exemple, sinon qui nous écoutera ? Toute révolution bien ordonnée commence par soi-même.

Jean COULARDEAU.



- Aux U.S.A., pour protester contre la guerre au Vietnam, des manifestants brûlent leurs feuilles de mobilisation devant le bureau de recrutement militaire.
- En plusieurs endroits et à différentes reprises, des manifestants arrêtent des trains transportant des militaires en partance pour le Vietnam en se couchant sur les rails.
- Au Sud-Vietnam, des dizaines de manifestants pour la paix sont fusillés par les autorités militaires.
- Pour obtenir « la paix dans le monde », un pasteur noir meurt aux U.S.A. après une grève de la faim de trente-trois jours.



Vers une nonviolence spécifiquement

anarchiste

Le violent à l'état pur n'existe pas ; on n'est pas violent de naissance, on le devient. Au cours de circonstances, d'expériences, on en arrive à user de la violence. Quelque chose en nous peut provoquer la violence. La violence est quelquefois un réflexe, quelquefois une habitude. On ne peut être foncièrement violent, mais quelque chose en nous ou une autorité externe peut pousser à la violence ; la violence est une manifestation intermittente et non un état permanent. La violence est en moyenne plus souvent le fait d'un groupe, d'une masse, d'une horde, que le fait d'un isolé.

L'ennemi n'est pas le violent, mais ce qu'il nous faut combattre, c'est l'erreur du violent, c'est la violence ; la violence, c'est l'erreur qu'il commet lorsqu'il s' imagine qu'il est notre ennemi ; il faut se faire l'allié du violent contre son erreur.

Naturellement, pour montrer au violent que sa violence est une erreur, il serait aussi ridicule qu'inutile de réagir par la violence. La première attitude à adopter, que ce soit dans les rapports inter-individuels, intersubjectifs, ou de groupe à groupe, est une attitude de non-agression, d'immobilité, une attitude désarmée, de manière à décontenancer l'adversaire. Il faut lui faire savoir, le plus vite possible, qu'aucune violence ne sera opposée à la sienne. On n'est belligérant que dans la mesure où l'on a un adversaire ; si l'on n'a pas d'adversaire qui accepte le combat, on n'est plus belligérant. J'imagine mal, par exemple, un boxeur sans adversaire (ou sans partenaire si l'on préfère) qui boxerait l'air du ring, il perdrait tout simplement sa raison d'être. Si nous ne nous faisons pas les partenaires, les complices de la violence, il n'y a plus de violence.

Plusieurs expériences non violentes ont abouti, apporté des résultats positifs dans la résorption de la violence. Je veux parler de l'expérience mystique de défense passive.

Je ne sais pas si les disciples de Lanza del Vasto, une des figures les plus marquantes de la non-violence, sont en Europe les non-violents par excellence, mais s'ils le sont réellement, c'est-à-dire s'ils suivent et appliquent à la lettre les préceptes de leur maître spirituel, il est certain que leur abnégation, leur courage, leur renoncement débouche en maints points sur le masochisme.

« Le masochisme est une anormalité psychologique assez répandue. L'écrivain Masoch lui donne son nom, non pour avoir inventé cette déviation probablement aussi vieille que l'humanité, mais pour avoir complaisamment décrit son comportement. Par cette anormalité l'être humain éprouve une satisfaction (sexuelle ou morale) par la douleur. Cette satisfaction ne sera atteinte que si on le fait souffrir, soit physiquement (coup, simulacres de coups, etc.), soit moralement (insultes, humiliations, mépris, etc.).

» On peut observer de nombreux degrés dans cette déviation sexuelle. La souffrance demandée peut être physique ou morale ; elle peut être imaginée par le masochiste, il demande alors à son partenaire de simuler des sévices. » (Pierre Daco, *Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne.*)

Qui me démontrera que Lanza del Vasto n'était pas profondément atteint de masochisme lorsqu'il écrivait :

« J'essayai le remède du poinçon. Chaque fois que ma pensée avait failli, je me le piquai jusqu'au manche dans la cuisse. La chair supporta les coups sans broncher. Je crois même que la chienne finit par y prendre plaisir. » (*Le Pèlerinage aux sources*, VI-29.)

Si n'étant pas anarchiste, je devais être un disciple, un suiveur, une remorque, il me semble que je ne prendrais pas précisément Lanza del Vasto pour maître spirituel.

« La résistance non violente que dirige Gandhi se montra plus active que la résistance violente. Elle demande plus d'intrépidité, plus de sacrifice, plus de discipline, plus d'espérance. » (*Le Pèlerinage aux sources*, IV-19.)

« Gandhi a dit : Je vois comment je peux prêcher la non-violence à ceux qui savent mourir, à ceux qui ont peur de la mort je ne peux. » (*Le Pèlerinage aux sources*, IV-20.)

Les deux extraits ci-dessus me semblent assez spécifiques de la non-violence mystique et ils ne me paraissent pas particulièrement séduisants.

Personnellement, je ne suis pas né pour le sacrifice, ni comme sacrificateur ni comme sacrifié ; je ne sais absolument pas mourir n'en ayant pas fait l'expérience ; j'essaie simplement de savoir vivre ; chaque jour, chaque rencontre, chaque épreuve m'apprend à vivre, à me sentir mieux dans ma peau, plus complet, plus solide, plus achevé ; mon intrépidité se situe au niveau de l'originalité et de la multiplicité de mes expériences vitales, à la hauteur de l'affirmation personnelle, de l'enrichissement pour mieux vivre ; quant à la discipline, chacun sait qu'elle est la force majeure des armées.

La violence me répugne puisqu'elle peut me diminuer, me mutiler, me priver de cette vie que j'aime tant, puisqu'elle peut me priver à jamais de cet individu que je voudrais parfaire sans cesse, c'est-à-dire MOI. Mon refus de la violence se situe dans une optique de vie intense, et non dans l'hypothèse de l'acceptation de la mort pour une cause quelle qu'elle soit. La vie peut être belle à vivre, âpre, rude, comme la nature elle-même, qui se donne ou qui se refuse, mais qui nous montre son visage de lutte, de dynamisme, d'évolution.

Le sacrifice, l'intrépidité ne me sont d'aucune utilité ; le monde n'existe pour moi que dans la mesure où je suis vivant ; je n'éprouve d'ailleurs aucune joie dans la souffrance ; je suis hédoniste jusqu'au bout des ongles, des plaisirs les plus matériels, y compris celui de déféquer, jusqu'aux joies les plus achevées.

La non-violence anarchiste n'a rien à voir avec la non-violence mystique. La non-violence prêchée par Gandhi a certes porté ses fruits, mais c'était la non-violence de ceux qui ont appris à mourir. Lanza del Vasto, que Gandhi appelait Shantidas, c'est-à-dire Serviteur de la paix, a en Europe un prestige assez considérable parmi les mystiques éprouvant le besoin d'un renoncement à eux-mêmes, pensant trouver une voie de salut dans l'acceptation de la souffrance et de la mort (acceptation qui est une autre forme de violence, se rappeler le poinçon). La morale de Lanza del Vasto n'a vraiment rien de commun avec l'épanouissement de l'EGO ou avec une quelconque ouverture sur une multiplicité d'uniques.

« Le grand danger du yôg, c'est qu'il fait grandir l'homme. »
(*Le Pèlerinage aux sources*, VI-31.)

Si les expériences de défense passive des mystiques ont eu beaucoup de points d'aboutissement, c'est justement par cet aspect de résignation, de renoncement qui leur a permis d'aller jusqu'au bout, c'est-à-dire quelquefois jusqu'au néant. Les non-violents mystiques finissent à force d'entraînement, et par enchaînement à une force spirituelle d'essence divine, par ignorer complètement la peur, à tel point que l'instinct naturel de conservation ne joue plus. Ils n'enviesagent aucune échappatoire, aucun moyen de repli, ils font comme

Guillaume le Conquérant qui fit brûler ses bateaux pour ne pas reculer ; ils brûlent, ils détruisent en eux tout désir de sauvegarder leur peau. A ce point, il est incontestable que l'efficacité de leur action devait atteindre le meilleur rendement.

L'attitude non violente religieuse est beaucoup trop résignée ; elle ressemble fort à l'axiome bien connu par lequel la religion a, de tout temps, entretenu son troupeau sous la houlette de ses bergers : « Si l'on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche. »

Cette attitude ne nous convient pas, car le genre de non-violent qui s'en inspire soumet son impulsion vitale, naturelle de conservation à une autorité spirituelle absolue qui l'aide à surmonter sa peur ; cette autorité est peut-être encore plus esclavagiste qu'une autorité externe, en ce sens qu'elle refoule et supprime l'abréaction (1).

En tant qu'anarchiste, il me faut rejeter, briser, détruire les chaînes que forgent les autres, mais ceci est inutile et inefficace si je n'ai pas auparavant détruit toutes celles que je me suis moi-même forgées, et je sais que, face à une violence véritablement meurtrière, rester en place, faire le sacrifice de sa vie ne peut se faire qu'après un enchaînement spirituel qui va au-delà du contemplatisme.

L'anarchisme est une méthode, une conception de vie positive, dynamique, émancipatrice. La violence est une impulsion naturelle, mais involuée, animale ; celui qui a recours à la violence subit l'esclavage de cette impulsion. Accepter la violence comme moyen de propagande, d'abord, et comme moyen de défense, ensuite, c'est admettre l'autorité d'une impulsion animale, involuée, inéduquée. La non-violence est l'affirmation d'un être libéré de l'autorité zoologique de la violence. La non-violence est anarchiste.

La non-violence est anarchiste à condition qu'elle ne tombe pas dans le travers de la défense passive mystique ; la non-violence ne peut être anarchiste que dans la mesure où la vie de l'EGO n'est pas mise en danger, où le sacrifice n'est pas risqué, dans la mesure où l'on se réserve une échappatoire, où l'on met une réserve dans le risque encouru.

La non-violence anarchiste ne doit pas avoir de critères absolus, c'est affaire de disposition individuelle, de déterminisme particulier. Il faut que chacun fixe sa limite personnelle : limite de résistance aux coups, limite de résistance à la peur.

Si les non-violents mystiques pouvaient aller jusqu'au bout, jusqu'à la privation de vie, les anarchistes ne peuvent aller que jusqu'à la limite de sécurité.

Si un non-violent mystique est tué au cours d'une manifestation, c'est qu'il s'était très certainement enchaîné spirituellement sur place.

Si dans une manifestation analogue un anarchiste non violent est tué, ce ne peut être qu'accidentellement, mais non par sacrifice pour la cause, ou autre abstraction du même genre.

A ce moment se trouve posé le problème de l'efficacité, car la forme de manifestation n'aura pas le même caractère que celle employée par les mystiques.

Il me semble que l'action doit être principalement engagée sur les deux bases suivantes :

1° Action locale, c'est-à-dire une action en France, ou des actions parallèles et simultanées, qui fassent officiellement proclamer la liberté des individus à l'objection de conscience ou de raison, et de résistance à la guerre. Je pense que nous pourrions par exemple refaire l'expérience Lecoq à grande échelle et de façon plus spectaculaire.

2° Action internationale : il faut que la résistance à la guerre soit unanime, il faut donc que la lutte soit simultanée dans le maximum de pays ; par exemple, effectuer d'un commun accord, dans tous les pays, une grève de la faim, pour affirmer le refus de faire la guerre — et cela dans le même laps de temps.

Si je parle de grève de la faim, c'est qu'il me semble que c'est la méthode la plus efficace ; cette technique a l'avantage de montrer l'exemple et de réveiller quelque peu la conscience et le raisonnement humains qui sont plus que jamais en léthargie. D'autre part, cette formule ne demande qu'un minimum de préparation, beaucoup moins par exemple que pour un cycle de conférences. En outre, effectuée sous contrôle médical, chacun a, à tout instant, conscience de sa limite de sécurité, et, si cela devient trop dangereux pour ses jours, il saura quand et comment s'arrêter.

Je pense que les camarades plus âgés que moi devraient examiner les quelques suggestions que je viens de formuler attentivement afin de les compléter (2), ou de les réfuter, à partir de leurs expériences personnelles, et proposer eux aussi le maximum de solutions afin que nous puissions mettre le maximum de chances du côté de l'efficacité.

J.-P. LALY.

.....
(1) Abréagir : réaction d'un être qui se libère d'un refoulement, comme dans une confession consciente ou inconsciente ! Exemple : un état de détente et de relaxation au cours duquel des souvenirs traumatisants peuvent être abrégés.



(2) Existe-t-il un ouvrage traitant de la préparation rationnelle à la grève de la faim ?

N'existerait-il point un camarade spécialiste de ces questions pouvant rédiger un article exposant les méthodes de préparation ?

LA DOUBLE OBJECTION

L'adhésion à nos thèses implique le refus de participer à toute guerre ; beaucoup d'entre nous refusent également de subir le joug du service militaire ; à des moments différents et par des moyens divers, ils se sont définis dans cette voie.

L'organisation du service national de défense en vigueur depuis le 1^{er} janvier 1964 nécessite de notre part une nouvelle objection assortie d'une action d'information la plus large possible.

Peu de gens savent que sous cette vague définition se cache la **militarisation permanente** de tous les Français, hommes ou femmes, de 18 à 60 ans.

Cette mise en condition est rendue possible par l'établissement d'un fichier national qui définit à tout moment la situation de chaque individu en tant que membre du service de défense, ainsi que son affectation.

Ce fichier est actuellement en cours de réalisation ; le personnel fonctionnarisé a été recensé tout d'abord et c'est maintenant le tour des entreprises privées, depuis les plus importantes jusqu'aux plus modestes.

Il semble indispensable de refuser toute collaboration,

LA DOUBLE OBJECTION

toute signature, toutes communications d'état civil ou de situation militaire qui permettent d'effectuer ce recensement. Ce sont les employeurs qui ont la responsabilité d'établir les formulaires et de les communiquer à l'administration ; il n'est pas prévu qu'ils puissent s'y refuser.

Par contre, des sanctions sont envisagées pour les employés qui ne veulent pas participer à cette nouvelle « mise en carte » : 50 à 500 F d'amende ; en cas de récidive, l'amende sera doublée et assortie de peine de 1 à 2 mois de prison.

Certains pourront dire que, dans notre doux pays, les citoyens sont déjà suffisamment enregistrés, numérotés, fichés, pour bien des raisons (carte d'identité, sécurité sociale, recensement militaire) ; cette nouvelle ordonnance ne faisant qu'entériner un état de fait, il est inutile de s'y refuser. Ce serait prendre à la légère le nouveau pas en avant fait par l'Etat dans son souci de rendre l'individu taillable et corvéable à merci.

L'organisation de la défense civile prévoit, en effet, la possibilité suivante pour le gouvernement : mobilisation possible

de tout ou partie des travailleurs dans leur emploi en temps de guerre ou de paix ; dès lors l'employé ne dépend plus que de la juridiction militaire ; sont prévus, notamment, les délits d'insoumission, de désertion et de refus d'obéissance.

En d'autres termes, on peut considérer que le droit de grève n'existe en France que s'il ne gêne pas le gouvernement. Dans le cas contraire, les ouvriers pourront être mobilisés sur place et tout mouvement revendicatif sera inéluctablement brisé.

Pour brosser un tableau plus général des conséquences de cette militarisation permanente, on peut dire que les pouvoirs exceptionnels qui étaient ceux d'un gouvernement en temps de guerre se trouvent maintenant applicables à tout moment dans le cadre militaire en temps de paix.

L'ordonnance du 7 janvier 1959 prévoit que « dans le cas d'événements interrompant le fonctionnement régulier des pouvoirs publics, les pouvoirs de défense sont automatiquement dévolus au ministre des Armées ».

L'imprécision du début de la phrase est d'autant plus inquiétante que les pouvoirs de défense sont définis ainsi dans la même ordonnance :

« a) droit de requérir les personnes, les biens et les services ;

» b) droit de soumettre à contrôle et à répartition des ressources en énergie, matières premières, produits industriels et produits nécessaires au ravitaillement et à cet effet d'imposer aux personnes physiques et morales en leurs biens les sujétions nécessaires. »

Ces courts extraits des textes régissant l'organisation du service national de défense semblent suffisants pour démontrer l'importance du problème.

Il est déplorable que les syndicats et les partis de gauche restent muets une fois de plus sur une question de cette importance.

Outre le refus individuel de signer « les états de personnels compris dans une affectation collective de défense », il apparaît indispensable d'entreprendre une action d'information auprès des militants d'associations ou groupements amis afin de créer un courant d'opinion défavorable à ce statut de défense.

Enfin pour mieux se documenter, on peut utilement consulter :

— les brochures n° 1033 bis et 62229 du « Journal officiel »,

— le supplément au « J. O. » du 10 septembre 1963,

— le n° 19 de « L'Action Civique Non Violente » sur « La défense nationale à l'âge atomique ».

Marcel VIAUD.

sérum ou vaccin ?

REPONSE A UNE OBJECTION *

Pour s'opposer aux méthodes non violentes, non pas qu'ils doutent de leurs valeurs humaines, mais parce que l'efficacité leur en paraît douteuse, la plupart des personnes prennent des exemples où la non-violence n'a pas à leurs yeux de chance de succès. Si leur raisonnement est juste, je suis fou d'être non violent. Or, il me semble bien (d'après mes expériences personnelles) que je possède une force dont je ne sais sûrement pas me servir parfaitement, mais qui bien utilisée permet d'atteindre des résultats appréciables. Expliquons-nous sur ce point.

Examinons un conflit quel qu'il soit, par exemple une grève dure menée par des gars décidés à aller jusqu'au bout de leurs revendications. Avant que la grève ne soit déclarée, un climat d'agitation régnait parmi les intéressés. Avant de lancer un combat décisif, les responsables syndicaux ont correctement pris leurs mesures et se sont assurés d'une participation importante de travailleurs. La grève, lorsqu'elle sera déclarée, apparaîtra donc comme étant l'éruption, l'explosion d'une tension interne. Elle sera la conséquence d'un mécontentement, d'une volonté de changement.

Dans ces conditions, le combat public qui opposera les grévistes à leurs patrons sera la suite logique, mais de forme différente, du conflit latent qui précéda la grève. Si les responsables ont suffisamment travaillé avec tous et étudié la situation, ils en resteront maîtres. Et, par là même, ils seront prêts à tenir tête à la riposte patronale.

C'est à ce moment-là que l'opposition à la non-violence apparaît. Car, me dit-on, si les patrons répondent violemment, que faire ? Peut-on employer la non-violence et faire tuer des ouvriers ? A cette question, je ne vois qu'une seule réponse : il faut faire ce qui a été prévu au début du conflit. Est-ce dire que je renonce aux méthodes non violentes pour la résolution des conflits ? Non ! mais il faut bien réaliser que la non-violence ne s'emploie pas comme une mitraillette. L'erreur commise est de penser que la grève, ici prise comme exemple, a été déclarée indépendamment des moyens de résolution envisagés par les grévistes.

(*) L'allusion aux méthodes vaccinales n'est qu'une image et ne devra jamais être interprétée comme une crédulité sans réserves envers l'utilisation de cette thérapeutique qui a donné lieu à de nombreux abus et controverses.

C'est en effet au niveau de la préparation qu'il faudra choisir. Si la méthode non violente est adoptée, la grève ne sera pas posée dans les mêmes termes et de la même façon que dans le cas d'option pour la méthode violente. Les grévistes seront prêts à répondre conformément aux moyens qu'ils auront choisis. Leur succès dépendra de leur préparation. Il ne faut donc pas attendre que le conflit soit posé pour choisir sa méthode de résolution, mais commencer dès aujourd'hui à se préparer à agir de telle ou telle façon. Le médecin, attend-il la maladie pour la soigner ? Loin de là, puisqu'il a inventé le vaccin destiné à préparer le malade probable à réagir victorieusement contre l'attaque microbienne.

Ce même médecin a aussi dans sa panoplie le sérum, mais chacun sait que son succès dépend du moment d'application et de sa force relative par rapport à la maladie. Certes, il est possible d'envisager l'entrée en scène de la non-violence en cours d'action. Mais alors il faudra l'appliquer vite et très fort pour avoir quelques chances de succès. Il n'est pas étonnant que bien souvent le procédé échoue. Ce n'est qu'un sérum, ne lui demandons pas de jouer le rôle de vaccin.

Ce qui est vrai pour la grève l'est aussi pour tous les autres conflits. L'opposition non violente à Hitler était beaucoup plus incertaine (malgré un relatif succès en Norvège) après la déclaration de guerre qu'au moment de sa montée au pouvoir. Peut-on parler d'attaque soudaine quand notre pays comme les autres a livré des armes ou de quoi en faire à l'homme qui devait s'en servir quelques années plus tard contre ses fournisseurs ? Il ne suffit pas de reconnaître cette vérité, encore faut-il se décider à militer partout pour s'opposer à ses sœurs. Celui qui aujourd'hui fabrique la bombe atomique où que ce soit dans le monde, n'est pas innocent des crimes qu'elle permet et permettra de perpétrer.

Dans notre monde de violence, il existe des situations qui ne peuvent qu'amener la violence. Mais si nous militons et empêchons qu'elles se propagent, leur nombre ira en décroissant. Il ne faut plus que dans nos milieux qui sont formés d'hommes épris de liberté on puisse entendre : « Le monde nous impose la violence, nous n'y sommes pour rien. » Le monde ne nous impose rien, **devenons responsables** et comme beaucoup militent avec succès pour obtenir des améliorations des conditions de la classe laborieuse, militons pour faire reculer la violence dont le patronat se sert pour jeter de temps en temps les ouvriers les uns contre les autres.

La force des dirigeants réside dans la violence à tous les niveaux (travail, information, loisirs...), supprimons-la lui en refusant de jouer son jeu et nous serons victorieux d'un combat qui n'a que trop duré.

Jean COULARDEAU.

PLAIDOYER POUR UNE NOUVELLE MÉTHODE

Il est difficile de croire à une action originale des anarchistes non violents à l'heure actuelle. Ce que nous pouvons, par contre, réaliser, ce sont des actions communes, soit avec des anarchistes de méthodes traditionnelles, soit avec des non-violents non anarchistes.

Le M.C.A.A. et l'A.C.N.V. nous offrent, par exemple, un terrain favorable et des possibilités d'affirmer nos idées en dépassant ou prolongeant leur action propre.

Pour ce qui est du mouvement anarchiste, on y rencontre peu d'anarchistes violents et il semble qu'il serait bien souvent facile de faire dévier leurs manifestations « bruyantes » en manifestations silencieuses, ce qui serait déjà un début de sagesse et de démystification du bruit, celui-ci n'étant pas l'affirmation d'une force mais son imposition. Il ne semble pas qu'il y ait incompatibilité entre les méthodes traditionnelles du mouvement anarchiste et les nôtres. Il sera souvent possible de nous entendre ; seuls l'habitude, la facilité, le manque d'originalité et la routine le poussent le plus souvent à utiliser ce style suranné et inactuel.

Les anarchistes de méthodes traditionnelles ont peur que, par notre exemple et notre prosélytisme, le mouvement anarchiste ne sombre dans une sorte de société plus ou moins ésotérique et hermétique, fermée à l'action et réservée au perfectionnement individuel. Ils ont peur de voir les anarchistes devenir des « moines athées », lucides et clairvoyants certes, mais vivant sur une « autre planète ». Nous pouvons, semble-t-il, répondre à de tels arguments, somme toute assez pauvres, par des questions pertinentes et difficilement résolubles par eux. Qu'est devenu le mouvement anarchiste si ce n'est une chapelle et une pépinière d'en-dehors ?

Aucun anarchiste contemporain, aucun groupe d'anarchistes n'a aujourd'hui d'influence sur le mouvement ouvrier et syndical par exemple.

Dans le pacifisme, s'il est vrai que Lecoin a réussi à s'imposer, il l'a fait presque seul et en dehors du mouvement. A telle enseigne qu'en 1963, ou peu après, la Fédération anarchiste a refusé à la presque unanimité de lancer l'hebdomadaire qu'il demandait de peur de ne pas tenir. C'était vraiment manquer de la plus élémentaire énergie et un exemple flagrant du manque de confiance de ses militants dans sa représentativité !

On a pris dans le mouvement anarchiste l'habitude de faire semblant de croire, et de faire croire, à une révolution transformant d'un coup de baguette magique la société capitaliste en société liber-

taire, voire anarchiste. On a affirmé et répété à satiété être les seuls représentants qualifiés d'une révolution intégrale, face aux marxistes. Soyons plus modestes. Il est ridicule, actuellement, de croire à une révolution libertaire, voire à une révolution tout court dans nos sociétés hypercentralisatrices. Il paraît impossible à l'heure actuelle de croire et de faire croire à un changement brusque, ce serait nier la complexité de l'organisme social et de l'évolution. Il n'y a pas, actuellement, d'antagonisme majeur entre marxistes et anarchistes, si ce n'est sur le papier et dans les mots. Nous devons dans nos actions futures travailler côte à côte tant avec les marxistes qu'avec les autres forces de progrès social, allant vers plus de bien-être, de justice et de liberté. Nous devons, à défaut de possibilités et de capacités suffisantes pour assurer le succès d'une révolution, compter avec ces forces extérieures et les épauler dans leur action quotidienne. Nous devons nous contenter du rôle d'appoint et de second plan qui nous caractérise vu notre petit nombre. Nous devons abandonner le stade des spéculations intellectuelles, laisser de côté nos vagues projets de sociétés futures et essayer de tirer de la société actuelle le maximum possible et, néanmoins, il n'est pas question, même dans cette optique, d'oublier nos aspirations à « autre chose » de plus satisfaisant, mais de tenir compte de notre très modeste potentiel humain. Nous devons, avant tout et surtout, adapter notre attitude à nos aspirations et cesser de brailler négativement comme nous l'avons fait jusqu'alors contre tout ce qui se fait en dehors de nous : notre inaction et notre détachement des masses nous enlèvent le droit de les renier, nous vivons parmi elles, nous en somme partie intégrante et n'avons pas le droit de les bafouer ni de les sous-estimer.

En conséquence de tout cela il sera nécessaire, et ce dès aujourd'hui, de travailler partout où cela nous est possible : M.C.A.A., I.R.G., A.C.N.V., F.A., coopératives, syndicats ouvriers, Libre pensée, amicales laïques, Planning familial, etc., et appuyer, entraîner et déborder l'action de ces mouvements, non pas du haut de notre tour d'ivoire, et par des cris d'invectives, mais en y pénétrant et en y assumant des responsabilités effectives.

Il ne s'agit plus de savoir si le Planning familial est bourgeois, timoré, moins révolutionnaire que le mouvement néo-malthusien, mais de constater qu'il a réussi à faire pénétrer dans tous les milieux, ou presque, l'idée du droit de la femme à une maternité librement consentie, et n'était-ce pas là pour nous l'essentiel de ce mouvement d'opinion ?

Il ne s'agit plus de chanter sur tous les toits, sur tous les tons que le syndicalisme est réformiste ou quasi intégré, mais d'agir néanmoins en son sein pour obtenir plus de sécurité, plus de loisirs, plus de droits, etc., en un mot d'exiger pour les producteurs que nous sommes une part plus importante de ce qui existe, et cette action

ne nous obligera nullement à abandonner nos revendications révolutionnaires et gestionnaires, par exemple.

Avons-nous d'ailleurs encore là agi bien différemment jusqu'alors, et ce depuis la naissance du syndicalisme ? Nous avons lutté pour les quarante heures, nous avons justifié celles-ci naguère, elles sont disparues depuis 20 ans déjà. Cette revendication ne vaudrait-elle plus rien aujourd'hui ? Soyons réalistes ! Les syndicats ne représenteraient plus rien, les partis politiques seraient abjects, belles affirmations, belles vérités certes, mais quoi de nouveau dans tout cela. Il est tout de même trop facile de critiquer sans rien réaliser. On a effectivement ainsi les mains propres ; en tant qu'anarchiste, on est anti-parlementariste, anti-ci, anti-ça, et c'est facile. Mais a-t-on la conscience aussi tranquille ? Se dire militant, engagé, et gueuler, seulement gueuler, même très fort, dénoncer Pierre ou Paul, ça finit à la longue par ressembler à une escroquerie morale, à du chantage.

La laïcité : là encore, ça gueule et ça constate : les cléricaux sont partout et notamment dans les écoles laïques en tant qu'enseignants, hélas, c'est vrai ! L'Eglise s'est adaptée, la laïcité était trop bien ancrée dans les esprits, elle l'a admise... et adaptée. Celle-ci est devenue large et ouverte comme disaient nos chrétiens laïques, ce qui dans leur esprit signifie : neutre, amorphe même, dirons-nous ; contrairement à ce que nous voudrions qu'elle soit : revendicative et dynamique. Les vieux instituteurs étaient souvent conformistes et « patriotards », c'est vrai, mais ils étaient aussi libres penseurs pour beaucoup ; que sont-ils maintenant ? Pour la plupart, de simples robots sans âme ressassant les programmes d'Etat, des fonctionnaires avec tout ce que ce terme peut comporter d'exécration.

Les cléricaux ont envahi les colonies de vacances et les mouvements de jeunesse, mais où sont les patronages laïques d'antan ? Où sont les sections culturelles d'amicales laïques ? Là encore, nous avons râlé : la laïcité, sujet mineur, était acquise et dépassée. Pour les anarchistes, d'autres combats, plus grandioses, attendaient — la révolution, par exemple. L'ennui c'est qu'elle attend encore et risque d'attendre longtemps.

A l'heure où l'Eglise accepte de supprimer les jeûnes du vendredi, dans nos colonies de vacances laïques, mais néanmoins bien-pensantes, il est recommandé, quand il n'est pas obligatoire, et c'est une règle quasi générale, de ne pas servir de viande le vendredi, pensez donc, ça pourrait gêner certains parents ; ce n'est décidément plus de la tolérance, c'est de la lâcheté pure et simple.

Pour des combats périmés, la laïcité et l'anticléricalisme sont pourtant là et bien là ; et il serait peut-être encore temps d'aviser et de s'y intéresser.

Le combat contre les bombes thermonucléaires nous permet lui-aussi, malgré les lacunes des mouvements spécialisés, tel le M.C.A.A.,

de lutter contre la guerre, contre les armements, etc. Serait-ce anti-anarchiste que certains rechignent et ne se sentent pas concernés ? Une simple dose de bon sens pourrait peut-être les aider à comprendre la nécessité de notre participation.

Nous pourrions passer en revue toutes les activités humaines, partout nous y aurions notre place marquée et souvent vide. Ce qui fait justement la valeur de l'anarchisme et le différencie du marxisme, par exemple, c'est avant tout son universalité. L'argument est trop banal qui nous est opposé : la dispersion de nos forces ; la belle affaire, rien ne nous empêche de nous réunir périodiquement et d'étudier ensemble les possibilités qui nous sont offertes, l'argument ne tient pas. Encore une fois, avons-nous agi différemment jusqu'alors ? Non, mais nous n'avons pas eu le courage de reconnaître notre faiblesse numérique, nous avons voulu faire figure de force unique et universelle face au marxisme. Ayons le courage de laisser tomber de pareilles affirmations, cessons ce bluff de soi-disant milliers d'anarchistes qui bien qu'inorganisés auraient une influence considérable dans l'actuel.

Notre force, notre présence nous l'imposerons dans l'avenir non avec des mots creux et pseudo-savants, non avec des journaux ou des revues bien faits certes, mais sans lecteurs, non avec des congrès administratifs et ridicules par le vide de leurs discussions et la vanité de leurs résolutions, mais avec des actes concrets et positifs, au nom de n'importe qui, de n'importe quoi, et même anonymement si nécessaire.

Il est hors de propos que, parce que partisans des méthodes non violentes, nous abandonnions l'idée d'un anarchisme révolutionnaire ; nous voulons avant tout mettre nos actes au diapason de nos idées, abandonner cet ersatz de violence négative qui n'ose pas dire son nom et avouer son insuffisance, éloigner ce révolutionnarisme verbal, toujours en retard d'une révolution d'ailleurs, voir l'Algérie, et destiné consciemment ou non à pallier l'inconsistance de nos méthodes face aux problèmes, hélas ! complexes du monde moderne.

Le mouvement anarchiste traditionnel en se cantonnant dans cette position deviendra bientôt, s'il ne l'est déjà, un frein aux idées nouvelles plutôt qu'un courant d'avant-garde. Il n'est que de parcourir rapidement l'histoire universelle pour constater la disparition progressive de la violence dans les rapports humains, et son remplacement, lent il est vrai, mais effectif, par la notion de dialogue et de droits de plus en plus reconnue par les différentes parties en présence.

Si, dès aujourd'hui, nous avons le courage d'oublier ce que nous fûmes et d'envisager l'avenir avec cette nouvelle optique, alors l'anarchisme changera de visage, redeviendra le pôle d'attraction qu'il fut il y a quelques décades, et ce sera là notre plus grand souhait.

Lucien GRELAUD.

AMMON HENNACY

●

ou la révolution par un seul homme

●

Ammon Hennacy est un homme qui repousse la violence, dénonce la guerre, combat l'État, les empiètements du gouvernement sur la liberté individuelle.

Il a souvent payé de sa personne et subi la prison par fidélité à cette manière de voir. Objecteur de conscience, il a réitéré son refus de se laisser porter sur les listes de conscription. Il a refusé plusieurs fois de suite de payer ses impôts dont 75 % servent, proclame-t-il, à alimenter le budget de la guerre. Mais il ne s'est pas contenté de cette attitude passive. Partout où il a passé, il a distribué des tracts, des brochures, promené des écriteaux exhortant les passants à ne pas payer leurs impôts, à refuser de se rendre à la caserne, à ne pas souscrire aux bons de la Défense nationale.

Le « Catholic Worker » auquel il contribue régulièrement, l'a soutenu dans ses campagnes au cours desquelles il vitupérait Franco, dénonçait les méfaits du capitalisme et des requins de la finance. Comment Ammon Hennacy qui s'est, à un moment de sa vie, déclaré athée, s'est-il converti au catholicisme ?

Dès ses plus tendres années, il a commencé par subir l'ascendant de sa grand-mère, une quakeresse qui lui parlait des relations amicales de jadis entre Indiens et quakers.

Adolescent, le socialisme l'a attiré, puis l'anarchisme dont il a connu les différents modes d'expression. Il a été le compa-

gnon de cellule d'Alexandre Berkman. Il a entretenu une correspondance amicale avec Emma Goldman et l'individualiste Tucker.

Il a été baptisé en 1952 par un prêtre « catholique anarchiste ».

Sans doute a-t-il été conquis par le « Sermon sur la Montagne » ainsi que par le sacrifice du Christ, le renoncement à soi qui caractérisa sa vie quotidienne. Or justement, ce que reproche Hennacy aux non-conformistes, aux anarchistes actuels, c'est, concernant la plupart d'entre eux, de reculer devant le sacrifice, de ne pas être conséquents jusqu'au bout. Il est pour la révolution individuelle, la révolution de l'unique, même si elle demeure stérile. L'essentiel est le témoignage. Tant mieux si on l'écoute, tant pis s'il n'éveille aucun écho.

Enfin, il accepte le point de vue catholique de la différence entre les opinions et la doctrine. Ainsi le bien ou le mal-fondé des persécutions contre les sorcières ou contre Galilée, par exemple, est affaire d'opinion qui n'affecte en rien les dogmes concernant Dieu, le Christ, la Foi et les mœurs. Peu importe que le clergé se range du côté du capitalisme ou du militarisme, le catholique pacifiste et anarchiste a toute liberté de différer d'eux sur ce point. C'est la grâce divine et non les grands cerveaux des théologiens et de la hiérarchie qui a créé le christianisme authentique.

En lisant cet article, certains

regardent avec scepticisme l'anarchisme d'Ammon Hennacy. Et pourtant ses actes témoignent d'un esprit et d'une pensée foncièrement anarchistes. N'est-il pas beaucoup plus important pour un anarchiste de vivre conformément à ses conceptions que de croire ou de ne pas croire en Dieu ? Ainsi, actuellement, il participe avec Dorothy Day au Committee for Nonviolent Action ; pour protester contre la guerre au Vietnam, celui-ci organise une campagne pour le refus de l'impôt consacré à l'armée.

En conclusion, je dirais que même si nous sommes découragés par la vie militante, avec l'impression que tout est vendu et pourri, il reste une solution, c'est de faire la révolution tout seul — cette révolution qui débute d'abord à l'intérieur de nous-mêmes, peu importe ensuite l'environnement dans lequel on se trouve, on n'a plus besoin d'un groupe quel qu'il soit pour vivre sa vérité. « L'homme fera sa révolution sans amertume, il portera son témoignage envers et contre tout ; l'on n'est jamais battu, même seul quelque chose peut être fait. » **René NAZON.**

Pour plus de renseignements sur Ammon Hennacy et l'équipe du mensuel américain *Catholic Worker*, vous pouvez consulter :

- *La Longue Solitude* de Dorothy Day (Editions du Cerf).
- Plusieurs articles parus dans les *Informations catholiques internationales*, dans la revue *Coexistence* de Jean van Lierde, dans *Défense de l'Homme*, dans *L'Unique* et dans le bulletin du C.I.R.A.

la

BOMBE

..... et l'État

« Au cours de l'histoire, le bien en puissance que les progrès de la science ont placé dans les mains des hommes s'est presque toujours trouvé vicié par l'emploi effectif qui en a été fait au profit des groupes dirigeants de la société. Ainsi en est-il de la bombe atomique. Les craintes pour l'avenir ne seront pas calmées par les pieuses résolutions ni les changements politiques. On ne respectera pas plus les traités au sujet de la bombe atomique qu'on n'a respecté les autres chiffons de papier qui ont décoré l'histoire politique.

« Il est temps que les savants prennent conscience de leurs responsabilités dans cette affaire. S'ils gémissent sur les cruelles souffrances que leur ingéniosité a infligées à des millions de malheureux, eh bien, qu'ils refusent de mettre leur cerveau et leur travail au service des groupes politiques qui emploient rarement la science pour améliorer le sort des travailleurs, mais n'hésitent jamais à l'employer à leurs propres fins dans la guerre. » (Marie-Louise Berneri dans *Freedom*, janvier 1946.)

Il n'a pas fallu dix années aux anarchistes pour élaborer une opposition aux armes nucléaires. Nous n'avons pas eu besoin d'attendre que « l'autre côté » ait la bombe à hydrogène pour découvrir la menace sur l'humanité que représente l'éventualité d'une catastrophe thermonucléaire. Quand le monde apprit la redoutable nouvelle du bombardement atomique du Japon en août 1945, les anarchistes de Grande-Bretagne n'applaudirent pas comme le firent et les travailleurs, et les conservateurs, et les libéraux, et les communistes, et les chrétiens soutenant une « juste guerre ». Nous ne tombâmes pas non plus dans l'argument spécieux que la Bombe avait abrégé la guerre et, ainsi, sauvé des vies humaines.

Nous ignorions alors un fait qui ne fut dévoilé que plus tard : le haut commandement japonais savait déjà qu'il avait perdu la guerre et il demandait la paix ; nous savions parfaitement néanmoins que la bombe atomique n'avait pas été réalisée pour être un bienfait de l'humanité, mais pour être simplement une arme de plus dans les mains de l'Etat-nation qui l'emploierait contre les peuples de la Terre pour maintenir son pouvoir.

la bombe n'est pas isolée

Une arme de plus... une arme bien terrible, sûrement, et qui étendait, presque à l'infini, la puissance des gouvernements pour détruire les peuples ; puissance qui s'était développée progressivement au cours des siècles, du feu et de l'épée aux arcs et aux flèches, aux mousquets et aux canons, aux fusils et à l'artillerie, aux mitrailleuses et aux tanks, aux avions et aux bombes — et à LA BOMBE. Apogée de l'autorité sur l'humanité.

Il ne s'agit pas d'un phénomène isolé. La Bombe n'est pas quelque chose qui est sorti de rien. C'est le dernier chaînon de la chaîne, et, à cause de ce qui pourrait arriver dans une guerre nucléaire, cela peut être aussi le bout de la chaîne pour l'humanité. Cela, et cela seul, est ce qui donne aux armes nucléaires leur signification particulière. C'est cela, et cela seul, qui a poussé de respectables ecclésiastiques — qui ont béni les bombardiers chargés de bombes « conventionnelles » — et des politiciens patriotes — qui ont applaudi les troupes des guerres « ordinaires » et des « actions policières » — à s'unir pour présenter à leurs gouvernements de respectables exhortations afin qu'ils veuillent bien faire quelque chose au sujet de la Bombe.

Cela a été vain. D'un seul Etat qui avait la Bombe en 1945, le nombre des membres du club est passé à quatre et un cinquième frappe à la porte. Trois de ces pays sont ouvertement capitalistes et chrétiens (« l'Amour fraternel »), le quatrième et le cinquième sont communistes (« Fraternité internationale »). Ce qu'ils ont tous en commun, c'est leur volonté et leur capacité de détruire le monde si leur pouvoir est sérieusement menacé.

Les hommes politiques ont, bien entendu, pris bonne note de ces exhortations. Sur une affiche électorale, les conservateurs montraient cyniquement un manifestant assis avec une sucette C.N.D. (Comité pour le Désarmement Nucléaire) alors qu'ils revendiquaient, eux, d'avoir mis sur pied le traité sur l'arrêt des expériences nucléaires ; lequel traité, comme nous le savons tous, sera nul le jour où l'une des puissances nucléaires désirera faire une autre série d'expériences. Lorsqu'il sollicitait des votes, le parti travailliste semblait s'intéresser à l'abandon, par la Grande-Bretagne, de la force de dissuasion indépendante ; maintenant qu'il est au pouvoir, il fait traîner l'affaire.

le pouvoir de détruire

La volte-face du parti travailliste, bien sûr, n'est pas nouvelle. Feu Aneurin Bevan, lorsqu'il dirigeait la « Bevanite Revolt » au début des années cinquante, flirtait avec les sentiments anti-Bombe ; mais lorsque approcha l'heure des élections, qu'il estima que le parti travailliste avait une chance et qu'il pouvait, lui, devenir ministre des Affaires étrangères, il changea d'idée et déclara qu'un homme d'Etat ne pouvait pas « entrer nu dans une salle de conférence internationale ».

Il avait raison. Aucun *homme d'Etat* ne peut faire cela. Le marchandage continu, les tensions et les crises entre Etats constituent, somme toute, la politique du *pouvoir* ; et le rôle prééminent que les puissances nucléaires jouent dans la politique mondiale est fondé, non sur quelque supériorité morale, ni sur quelque souci que ce soit du bien-être des peuples, mais sur leur capacité pure et simple de détruire les peuples de la Terre.

La vérité, c'est qu'aucun Etat n'abandonne volontairement une seule parcelle de son pouvoir. L'erreur de la respectable Campagne pour le Désarmement Nucléaire repose sur le fait que ses dirigeants et ses membres ont cru le contraire.

Le C.N.D. a cru que le gouvernement anglais serait sensible à des arguments moraux. A dire vrai, la plupart de ses partisans n'ont pas vraiment cru que les conservateurs seraient sensibles à ces arguments ; mais ils pensaient que les travaillistes, eux, le seraient. Ce n'est pas le cas ; ça n'a jamais été le cas (du moins depuis 1914) et maintenant cela n'arrivera plus jamais. Le parti travailliste au pouvoir doit conduire l'Etat britannique dans un monde où règne la politique du pouvoir, et il ne peut pas se priver des instruments du pouvoir. Si Aneurin Bevan, qui n'avait pas le pouvoir, voyait cela, comment Harold Wilson, qui a le pouvoir, pourrait-il penser différemment ?

Les lecteurs pourraient tirer leurs propres conclusions quant à l'honnêteté de ces messieurs. Cela ne nous intéresse pas ici. Ce que nous disons, c'est que ce qu'il faut prendre en considération c'est la *nature de l'Etat* ; ce que nous soutenons, c'est que les guerres ne cesseront pas, les armes d'épouvante employées dans les guerres ne seront pas supprimées tant que les institutions qui reposent sur elles ne seront pas abolies.

l'argument anarchiste

C'est là une évidence qui est apparue à de nombreux militants contre la Bombe au cours des cinq dernières années. Il y avait autant d'opposants à la Bombe en 1960 qui sont devenus anarchistes en 1965, qu'il y avait de militants contre la guerre en 1939 devenus anarchistes en 1946. La logique de l'argument est inévitable et a conduit à l'emploi, par le « Comité des Cent », de méthodes d'action directe essentiellement anarchistes, comme elle conduit à l'évidence que seule la philosophie anarchiste répond à la situation actuelle.

Qui a besoin de la Bombe ? L'Etat. Qui fait la Bombe, qui paye pour elle, qui périra par elle ? Le peuple. Jamais auparavant le conflit entre l'Etat et le peuple n'a été aussi dur ni aussi clair.

Les anarchistes, donc, ne demanderont pas à l'Etat d'abandonner son pouvoir — et nous ne nourrissons pas non plus l'illusion qu'un des divers fonctionnaires et bureaucrates subalternes vivant au sein de l'Etat ait jamais la capacité d'agir différemment, même s'il voulait le faire.

Les anarchistes font appel au peuple pour arracher ce terrible pouvoir à l'Etat. Nous faisons appel aux savants pour qu'ils refusent leurs services et appliquent leur savoir à l'élimination des fléaux de l'humanité ; nous faisons appel aux travailleurs pour qu'ils refusent de travailler à la fabrication et à la distribution des engins de destruction. Nous appelons à un boycott de l'Etat, de ses pouvoirs anti-humains, de sa bureaucratie, de ses minables procédés de corruption.

Nous appelons les gens du peuple, où qu'ils soient, à se lever, à saisir le contrôle de leur vie, à établir des conditions où ils puissent envisager sans crainte l'avenir de la race humaine.

Nous savons ce que nous disons. Cela peut sembler être une tâche impossible. Mais c'est nous qui faisons la richesse de la société ; c'est nous qui faisons tourner les roues. Et si nous le voulons, nous pouvons les faire tourner sur une autre voie. *Si nous le voulons.*

(Article paru dans *Freedom* le 17 avril 1965,
traduit par P. Sempé.)

rencontre

LA PROCHAINE RENCONTRE
D' « ANARCHISME
ET NON-VIOLENCE »
AURA LIEU
LES 30, 31 OCTOBRE
ET 1^{er} NOVEMBRE
DANS LA REGION LYONNAISE.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS
S'ADRESSER A
LUCIEN GRELAUD
H. L. M., APPARTEMENT 27
RUE ALBERT-THOMAS
ROANNE (LOIRE).

LES OBJECTEURS
DE CONSCIENCE
CANTONNES
A BRIGNOLES (VAR)
DEMANDENT
A LEURS
FUTURS COMPAGNONS
D'ENTRER EN CONTACT
AVEC EUX.
ECRIRE A
ALAIN DEPOORTER
6, RUE JULES-FERRY
BRIGNOLES (VAR).

objecteurs

Depuis le vote du statut, la situation des objecteurs de conscience, en se légalisant, s'est améliorée, mais l'application dudit statut se révéla assez délicate et sans la vigilance de nos camarades le camp de Brignoles serait tout à fait militarisé et le statut vidé de tout contenu.

Après de nombreuses protestations, une grève de la faim de plusieurs jours, le conflit avec l'autorité militaire vient d'atteindre son point culminant et le « travail » de s'arrêter au camp.

En ces circonstances, les objecteurs ont envoyé au ministre de l'Intérieur un rapport dont nous reproduisons le texte ci-après.

L'expérience tentée à Brignoles (Var) en application de la loi votée le 21 décembre 1963, concernant les objecteurs de conscience, dure depuis plus d'un an et, aux yeux de tous ceux qui l'ont vécue, la nécessité d'établir un bilan s'impose.

Depuis quelques jours, le travail a cessé sur les chantiers, ce qui était prévisible bien avant la période des feux de forêts où nous nous sommes employés activement cet été. Il ne s'agit en aucune façon d'une grève, mais cet arrêt de travail traduit une crise de confiance générale dans l'utilité et le sérieux de l'entreprise montée à Brignoles.

La lutte contre les incendies nous a donné l'impression d'être utiles pendant quelques semaines, mais nous ne pouvons nous dissimuler qu'elle ne justifie en aucune façon notre présence d'une année à Brignoles. Par rapport à l'objectif « feux de forêts », la création et l'entretien d'un petit groupement de cinquante hommes représentent une somme d'investissements manifestement irrationnels. Et nous devons bien constater que cette activité de pompier — à laquelle, d'ailleurs, nous n'avons pas obtenu sans quelque difficulté de participer — constitue seulement la manière la moins mauvaise dont on nous occupe.

Nous voici de retour au camp, ayant comme perspective, devant nous, la poursuite des travaux entrepris l'année dernière. Mais, au cours de l'hiver et du printemps, l'expérience s'est avérée trop clairement dépourvue des bases élémentaires, qui lui auraient donné une chance de réussite, pour que nous puissions encore y croire, et simplement lui apporter notre contribution.

Le problème peut être découpé en plusieurs niveaux :

1° Pour ce qui concerne l'organisation pratique du chantier de construction : on a voulu bâtir sans y mettre le prix : manque de visée d'ensemble, absence de plan, pas de direction technique compétente. En somme, un vaste bricolage.

2° Mais, plus profondément, la mise en question a porté sur l'emploi lui-même et sa signification.

— La construction — a) Elle se fait sur un terrain réservé à l'implantation des futurs « Corps de Défense ». A qui ira-t-elle en définitive ? Nous ne voulons pas bâtir pour cet organisme.

b) On la justifie par le fait que nous sommes là et qu'il faut bien abriter le matériel et les hommes. Mais pourquoi sommes-nous là ? Avant tout pour bâtir, paraît-il. On s'enferme ainsi dans un cercle vicieux absurde où il apparaît à l'évidence, en dépit des justifications que l'on pourra toujours apporter, que nous sommes ici parce qu'il fallait « caser » les objecteurs de conscience quelque part, et que l'on cherche seulement à les occuper.

Tel est donc l'esprit du service qui nous est demandé à Brignoles. Il ne correspond pas à un *besoin*, mais seulement au souci de nous « occuper » pendant 32 mois, à une période de notre existence où nous aurions beaucoup mieux à faire... Eprouvée concrètement au jour le jour, cette situation devient évidemment intolérable. D'autant que la manière dont on nous occupe est dépourvue d'intérêt quand elle ne prend pas pour nous une signification ambiguë.

— L'instruction s'est limitée à une formation sommaire de secouriste et à quelques manèges de matériel.

Le fait que l'Etat nous demande 32 mois pourrait être mis à profit pour dispenser aux hommes une formation technique sérieuse en quelque domaine que ce soit, et qui, sans doute, profiterait au service du pays. Mais la notion de service semble ainsi conçue que l'on est avant tout soucieux de nous faire passer le temps...

Avec cette question de service non motivé, nous touchons une carence fondamentale de l'expérience. Il en est une autre qui s'impose au même titre.

3° Aux jeunes gens qui sortaient des prisons où les avait conduits leur refus de l'armée, ou qui se voyaient affectés à une « formation civile » suite à leur demande, on n'a proposé d'autre voie que celle-ci : travailler sous les ordres d'un encadrement à caractère militaire, formé exclusivement d'anciens militaires en uniforme, dans un organisme qui, suivant les nouvelles lois, détient une part importante de l'Organisation de la Défense, enfin, selon les dispositions du Règlement de Discipline Générale des Armées, avec possibilité d'être déféré devant les Tribunaux Militaires. En juillet 1964, il n'y avait pas le choix pour les objecteurs. Seule l'expérience pouvait décider. Nous croyons l'avoir tentée loyalement. Elle a fait aujourd'hui ses preuves.



CET ARTICLE
INTITULE
« ANARCHISM AND NON-VIOLENCE »
EST EXTRAIT DE LA REVUE ANGLAISE
« ANARCHIST STUDENT » D'AVRIL 1963,
ET A ETE TRADUIT
PAR PAUL SEMPE

La non-violence n'est pas la même chose que le pacifisme. Ce dernier est contre la guerre et traite des relations internationales. Il n'affecte pas la vie dans sa totalité quoiqu'il puisse le faire comme une conséquence de la conduite individuelle. Mon but est de mettre la moralité privée et politique sur la même base, ou de m'occuper de la vie comme un tout. La politique est une forme impersonnelle et vaste des relations personnelles. Cette différence de degré est traitée par notre culture comme une différence de genre et les résultats en sont la guerre totale et les Etats totalitaires.

Max Weber, dans sa conférence **La politique est une vocation**, donnée à Munich en 1918, classe les systèmes éthiques en deux groupes : l'« éthique de la responsabilité » et l'« éthique des buts finaux ». Ce dernier groupe implique un dédain à peu près absolu des effets immédiats de nos propres actions, pourvu qu'elles soient en accord avec la morale absolue que nous suivons, ou les buts finaux que nous recherchons. Ceci implique une décision au sujet de ce qui est « bon » et la croyance que tout est bien si seulement ce « bon » est accompli. Le premier groupe est plus compliqué. Weber acceptait la pensée dominante de son temps concernant les moyens et les fins. Il trouvait qu'il était possible de les distinguer entre eux, et ne les trouvait pas intrinsèquement reliés. Ceci lui permettait d'accepter que les « mauvais » moyens puissent être utilisés pour obtenir de « bonnes » fins. La responsabilité pour lui signifie la précision de l'effet immédiat de nos propres actions, mais aussi, et surtout, la nécessité d'être efficace sur le plan politique. Ceci implique la violence qu'il accepte comme un « mal » (nécessaire).

Voilà donc, brièvement, comment Weber a vu les différents types de politique et la manière dont elle dépend du pouvoir, et, par conséquent, de la violence. Que cela ait été vrai ou non en 1918... cela n'est pas vrai maintenant. Concevoir la guerre pour des fins politiques, à l'âge des armes nucléaires et des missiles intercontinentaux, ne peut pas être valable, que ce soit dans les termes de

Weber ou dans des termes actuels. Aller de cette position de pacifisme à la conception d'une société non violente est plus difficile. L'existence des Etats totalitaires et la puissance grandissante de l'exécutif dans notre propre société « libre » sont des indications que l'autorité, dépendante, comme cela a toujours été le cas, de la violence, est abusée. La complexité de la vie mène les gens à abandonner volontairement leur propre responsabilité et à placer leur confiance dans l'Etat. L'affirmation infâme de la pensée moderne que l'Etat ne doit être, sous aucun prétexte, défié, montre à l'évidence que plus nous dépendons de l'Etat, plus il pèse sur nous.

La nécessité de s'opposer à l'Etat est évidente, et la nécessité d'éviter la violence à cause de ce qu'elle apporte et de son incompatibilité avec nos buts est aussi évidente. Cette opinion peut venir de la simple évidence que nous ne pouvons pas forcer les gens à être libres. La coercition n'accomplit pas nos buts, car elle amène le remplacement d'une tyrannie par une autre. Il n'y a qu'à regarder la Révolution russe de 1917 pour en voir un exemple. La haine est augmentée par la violence, rendant une solution complète impossible et ouvrant le champ à une contre-révolution.

Depuis la conférence de Weber, il y a eu des campagnes non violentes réussies qui ont eu une efficacité politique et sont restées en accord avec les buts d'une société libre. Les campagnes du satyagraha, le boycott des autobus à Montgomery, l'agitation japonaise contre le pacte de sécurité américain sont tous des exemples de campagnes effectives légales et illégales. Il y a là une force, mais elle n'est pas fondée sur la violence comme Weber pensait que cela devait être.

Weber a dit qu'un homme qui n'était pas « un enfant en politique » devait réaliser un compromis entre ces deux éthiques, mais il n'a donné aucune indication sur la façon de le faire. Il admettait aussi que les hommes disent : « Je m'en tiens à ceci. Je dois rester fidèle à ma morale » lorsqu'ils étaient sur le point de renier l'éthique de la responsabilité. Quant à savoir quand ce point était atteint, Weber non plus n'a donné aucune indication et n'a proposé aucune solution. Je maintiens que les campagnes non violentes sont une solution sur ce point. Je maintiens aussi qu'elles démontrent que les idées de Weber sont maintenant fausses. Car une combinaison de ces deux éthiques est accomplie sur toute la ligne et il n'y a plus besoin de compromis.

Quels sont les résultats possibles de cette nouvelle manière de penser la politique ? Sur le plan international, les résultats doivent être évidents pour tous ceux qui sont d'accord avec la campagne du désarmement nucléaire et désirent, comme ils le doivent, remplacer la vieille politique par une politique nouvelle et efficace. Socia-

lement cela implique une responsabilité individuelle accrue et la cessation de l'oppression politique. L'adoption d'une politique offensive non violente de changement social serait à la fois la cause et la conséquence de ces dernières. Elle devrait être employée pour secouer le joug de l'oppression politique et supprimerait ainsi la nécessité d'une oppression politique, car l'autorité d'oppression se trouverait elle-même impuissante. Cette suppression de l'autorité politique basée sur la force amènerait la suppression des autres formes de l'oppression. Parmi celles-ci se trouve l'oppression économique qui est importante dans notre société et beaucoup moins évidente que l'oppression politique. Le licenciement de dix-sept meneurs de grève de la Ford est une exception à la règle de la modération, mais non à la règle de l'efficacité.

Ceci mène-t-il à une société anarchiste? Ce que je veux dire par une société anarchiste n'est pas ce que la plupart des anarchistes mettent sous ce nom. Même ainsi, cela mène à une société libre et l'appellation est sans importance. Pour les raisons que j'ai soulignées ci-dessus, je considère comme nécessaire à la fois une société libre et une société non violente. Je pense avoir montré qu'il y a une solution. Je crois qu'une synthèse des idées classiques anarchistes et des idées de non-violence est nécessaire avant que la réponse ne soit donnée sous une forme plus nette que celle à laquelle je suis parvenu. Il existe, aujourd'hui, de grandes possibilités pour une philosophie politique nouvelle, dynamique et efficace, qui reste à développer.

John WHITEFIELD.

A Paris,
il brûlait des jouets guerriers.

A Golfe-Juan,
Aguigui et ses « Amis de la Vie »
manifestent sur l'eau :
une flottille de pédalos
battant pavillon « Peace in Vietnam »
croisent
autour de la flotte U.S.

De Robert Merle, nous connaissons déjà Week-End à Zuidcoote, bien connu maintenant par son adaptation cinématographique, et aussi La Mort est mon métier. L'île a pour point de départ l'histoire des révoltés du Bounty, qui s'appellera ici le Blossom. Mason, second à bord du Blossom, tue le capitaine Burt, dont la cruauté a révolté l'équipage. Les mutins fuient avec les Tahitiens, dans une île déserte, les rigueurs de l'amirauté britannique. Un « parlement » s'installe dans l'île, dominé par un marin rusé et sans scrupule, Mac Leod, et les marins rejettent l'autorité des officiers. Le refus de Mac Leod de partager équitablement les terres entre les Tahitiens et les Anglais amène une guerre à mort entre les deux communautés. Le lieutenant Purcell refuse seul de prendre les armes dans le conflit qui met aux prises ses amis tahitiens et ses compatriotes. L'histoire se passe à la fin du XVIII^e siècle.

Roman d'aventure ? Oui, mais sans rien de péjoratif, avant tout un roman très riche, dans lequel on peut trouver plusieurs thèmes mêlés : la révolte contre l'autorité, la liberté sexuelle, le racisme et, enfin, la non-violence. L'auteur s'est bien gardé, en tout cas, de tomber dans un exotisme bavard et inutile ; tout ce qui touche au cadre, à la vie des Tahitiens est dit sans surcharges et sans romantisme.

l'île

Nous voici donc dans une société en miniature, car tout de suite, au-delà du temps et de l'espace, on peut comparer cette « île » à notre société actuelle. Mais revenons au roman, un antagonisme naît entre deux groupes ethniques différents : marins anglais et pêcheurs tahitiens, et cet antagonisme est causé par deux choses : la possession de femmes tahitiennes, d'une part, et un mode de vivre et subsister, d'autre part. Au milieu de ces deux groupes hostiles, un homme seul, Purcell, qui va chercher à concilier les intérêts de tous, qui louvoie, qui discute pied à pied avec une grande logique et une clarté inattaquable ; un homme qui refuse de régler ces problèmes par la force et par la violence. La cause des Tahitiens est juste, et l'auteur prend parti pour eux, par l'entremise de Purcell, mais ils veulent la défendre par la force, et, bien sûr, le drame éclate à cet instant. La violence se déchaîne, et par l'« escalade » — pour employer un mot à la mode — arrivera à détruire la communauté. Purcell n'est pas non violent par tactique ou par faiblesse, il ne manque pas de courage, il n'est ni fataliste ni « surhomme » : il vit, il pense, il doute quelquefois, mais il est toujours conscient et responsable. Son problème est celui, véritablement, d'un homme qui refuse la violence et qui, automatiquement, est mis en accusation par les factions opposées. Peut-être est-ce là le véritable intérêt du livre d'avoir décrit un homme de chair et de sang qui choisit la position la plus difficile et qui n'est pas un héros, mais un homme comme les autres. Les mobiles qui poussent les antagonistes sont vrais : le profit, les sentiments racistes de supériorité ; il n'y a qu'à ouvrir un journal ou à tourner un bouton de transistors pour se convaincre que rien n'a changé.

Bien sûr, il s'agit d'un roman, et si Purcell arrive vivant à la fin du livre, c'est bien par la volonté de l'auteur : nous ne sommes pas dupes.

André PORTAL.

CORRESPONDANTS LOCAUX



BORDEAUX :

Jean Coulardeau. 95 quai des Chartrons.

BRIGNOLES :

Alain Depoorter. 6, rue Jules-Ferry.

MARSEILLE :

Denis Durand. Vieille Bourse du Travail, salle n° 3 B,
13, rue de l'Académie (1^{re}).

PARIS :

Michel Tepernowski.
16, rue Neuve-de-la-Chardonnière (18^e).

ROANNE :

Lucien Grelaud. H.L.M., appartement 27,
rue Albert-Thomas.

TOULON :

Marcel Viaud. Chemin de la Courtine, Ollioules.

BRUXELLES :

Hem Day. Boîte postale 4, Bruxelles 29.

LAUSANNE :

Marianne Enckell. 24, avenue de Beaumont,
1012 Lausanne.



BOITE AUX LETTRES : Michel TEPERNOWSKI.

16, rue Neuve-de-la-Chardonnière - Paris (18^e).



Cahiers d'études trimestriels

Directeur de la publication : Michel Tepernowski

PRIX DU NUMERO : 2 F.

ABONNEMENT DE QUATRE NUMEROS : 8 F.

C.C.P. : Marcel Viaud, 2.298-84, Marseille.

QUELQUES DONNÉES FONDAMENTALES

— Les structures de la société actuelle sont essentiellement étatiques ; elles ne peuvent se maintenir que par l'autorité et la violence.

— Les anarchistes préconisent la disparition de l'Etat ; ils proposent une société sans autorité où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux.

— Face au pouvoir et à l'autorité, les anarchistes ont apporté des solutions libertaires (fédéralisme, syndicalisme, etc.) ; mais en opposant la violence à la violence, ils l'ont ainsi légitimée.

— De toute façon, devant le gigantisme actuel des forces répressives et la mise en condition psychologique, la violence insurrectionnelle paraît impuissante.

— Les méthodes non violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes ; elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence.

— L'action directe non violente a surtout été utilisée par des groupements religieux, généralement avec succès, mais la non-violence n'est pas plus d'essence religieuse que la violence est anarchiste et athée. C'est pourquoi il est nécessaire d'étudier et de mettre en pratique ces formes d'action.

Nous posons donc la primauté de la non-violence et estimons que le ralliement à « Anarchisme et non-violence » devrait impliquer l'emploi de la non-violence tant dans l'action sociale que dans le comportement individuel.